

ENQUÊTES SUR LE VIF.

La Maison qui s'écroule

[Les frères Bonneff se sont acquis un nom par leurs études méticuleuses sur les conditions des divers corps d'ouvriers. Nous leur avons demandé l'enquête suivante, après un fait-divers qui émut récemment les Parisiens. N. D. L. R.].

Le 19 décembre, au milieu de l'après-midi, une maison en construction rue Belgrand, dans le XX^e arrondissement de Paris, s'écroula sur les ouvriers qui en édifiaient les murs. La façade était faite de pierres de taille dont l'aspect flatte l'œil des locataires, mais la muraille du fond était formée de briques : c'est elle qui s'abattit soudain. On entendit, nous contèrent les blessés, un bruit pareil à une explosion et une avalanche vint heurter la façade qui se lézarda. Un nuage de poussière blanche recouvrit le chantier et de ce nuage partirent des cris de douleur. Les hommes qui travaillaient sur la faite des pierres de taille se laissèrent glisser le long de la sapine — ce sont les grands mâts qui portent le treuil destiné à élever les matériaux — et se précipitèrent sur les ruines de la maison pour porter secours aux blessés.

La poussière se dissipant, le chantier apparut semblable à une maison qu'un bombardement aurait jetée bas. Un amoncellement informe de pierres, de briques, de plâtras, de poutres de fer tordues, de planches brisées, de cordages cassés. Et de ce chaos qui s'éboulait sous le pied, des plaintes s'échappaient, poussées par des hommes que l'on ne voyait pas. Les survivants soulevèrent des poutres, emportèrent des briques à la brassée. Au même moment, les pompiers arrivèrent et la police expulsa les sauveteurs civils.

Les pompiers se mirent à l'ouvrage. En quelques minutes six hommes furent dégagés. La nuit glaciale était venue. Des torches s'allumèrent, des brancards s'avancèrent, on y coucha les blessés que l'on emporta vers l'hôpital voisin. Et sous les flammes longues et sifflantes des appareils à réflecteurs que l'on venait d'installer, les travaux de déblaiement continuèrent toute la nuit. Deux hommes n'étaient point rentrés chez eux et ne se trouvaient point parmi les blessés. Sans doute gisaient-ils sous la montagne de matériaux qui les avait surpris durant leur travail. Les équipes de pompiers se relayèrent vingt-huit heures durant. Quand le froid

engourdisait leurs mains, raidissait tout leur corps, les chefs faisaient interrompre la besogne, réunissaient leurs hommes et durant quelques minutes ils exécutaient une marche au pas accéléré le long du boulevard extérieur. Puis ils se remettaient à la tâche. Un pan de mur écroulé était resté en place sans qu'on pût en expliquer la stabilité, on s'attendait à le voir s'écrouler sur les soldats. Des fragments de charpente en fer pendaient de la façade, retenus par un boulon, par un enchevêtrement de planches, par quelque lien fragile qui pouvait se rompre d'un moment à l'autre. Chaque fois qu'un casque touchait au passage l'une de ces poutres elle oscillait comme un pendule. C'étaient autant de massues, de marteaux-pilons suspendus sur la tête des sauveteurs. Des amoncellements de pierres et de graviers, au pied de quoi besognaient les hommes courbés, ne semblaient se maintenir que par miracle, il eût suffi d'un léger glissement pour que les soldats fussent ensevelis aux côtés des cadavres qu'ils tentaient de découvrir. Tous les assistants avaient le sentiment de recevoir un des plus beaux exemples qui soient de courage tranquille et muet. Dans l'incendie, le courage des pompiers est grand, mais il s'accompagne de gloire. La foule applaudit l'homme qui apparaît au sommet d'une échelle, sur un fond flamboyant voilé de fumée, pour arracher au feu des victimes humaines. Ici, la morne foule, maintenue à distance, ne distinguait pas les travailleurs courbés, le champ d'action était fait de ruines mouvantes, au pied d'un mur lézardé et la mort d'un de ces hommes fût passée presque inaperçue. Tous, officiers et sapeurs, dépensaient activement leurs efforts et le danger ne diminuait pas l'assurance de leurs gestes.

Loin, dans la rue, retenus par des gens de police, des hommes murmuraient. Ils voulaient participer aux recherches. Ils disaient :

— Nous sommes des ouvriers du bâtiment. Certains d'entre nous ont travaillé à l'édification de cet immeuble. Pourquoi ne nous laisse-t-on pas le soin du déblayage ? La bonne volonté et le dévouement des pompiers sont incontestables, mais leur inexpérience est grande. Nous savons, nous, comment on manie les matériaux, comment on les déplace dans le minimum de temps, avec le minimum de danger. Pourquoi sommes-nous écartés du chantier ?

Personne ne put leur répondre. Mais les tra-

vaux avancèrent lentement ; ce fut à une heure et quart de l'après-midi qu'on dégagea le premier cadavre et à six heures du soir qu'on arracha le second au tas de briques qui le murait.

*
* *

Il n'est pas naturel qu'une maison en construction s'écroule subitement. On rechercha les causes de cet accident. L'immeuble de la rue Belgrand était édifié, pour le compte d'un entrepreneur-propriétaire, par un tâcheron.

Un tâcheron est un ancien ouvrier qui connaît bien son métier. Il propose à l'entrepreneur d'exécuter à bas prix des travaux de construction, de charpente, de serrurerie, de parquetage : il est des tâcherons dans toutes les spécialités du Bâtiment. Pour obtenir des ordres, il consent à d'importants rabais sur les prix ordinaires. Puis il engage des ouvriers, souvent gens fort habiles, qu'il rétribue volontiers d'un salaire légèrement supérieur aux taux en usage. Comment réalise-t-il d'importants bénéfices en consentant d'une part à des diminutions sur sa propre rémunération, d'autre part à des augmentations sur le prix de la main-d'œuvre ? En imposant aux ouvriers un travail intense ; en monnayant le surmenage. Il renvoie ceux qui ne produisent pas assez à son gré ; il s'oppose à l'édification d'échafaudages solides, il fait renoncer, en piquant l'amour-propre des ouvriers, aux plus élémentaires mesures de prudence qui constituent à ses yeux « une perte de temps ». Il sacrifie, en un mot, à la rapidité de la construction la solidité des édifices. Sur de nombreux chantiers de tâcherons, des distributions d'alcool stimulent le zèle des hommes et récompensent leur ardeur. On travaille tant qu'il fait jour, on travaille le dimanche et l'on prépare ainsi le chômage à venir. Les ouvriers ont toujours combattu le tâcheron qu'ils appellent « la pieuvre du bâtiment », mais on travaille où l'on peut, chez qui l'on peut. La République de 1848 supprima l'industrie des tâcherons qu'elle déclara « essentiellement injuste, vexatoire et contraire au principe de la fraternité » ; elle édicta une loi prohibitrice qui n'a jamais été rapportée mais qui n'est pas appliquée. En 1908, le ministre Viviani fit voter par la Chambre la suppression du tâcheron. Mais le Sénat n'a point discuté cette loi de moralité.

Le malheureux tâcheron de la rue Belgrand, victime de son propre système puisqu'il périt

sous les ruines de la maison, édifiait un étage en six jours. Or, en décembre, la journée de travail est réduite par la nuit hâtive ; or, la gelée devrait interrompre des travaux normaux de maçonnerie parce qu'elle congèle le mortier et lui enlève son pouvoir agglutinant. Une maison construite selon les règles doit être *chainée* étage par étage c'est-à-dire que l'on doit relier les murs entre eux par des charpentes de fer ou *chaines* qui plus tard supportent les planchers. Il est indispensable que ces *chaines* soient *remplies*, c'est-à-dire consolidées par des cloisons de briques qui, s'élevant sous les poutres de fer, les soutiennent et empêchent tout fléchissement. Or, rue Belgrand, le *chainage* n'avait été établi qu'au premier étage et déjà les murs atteignaient le quatrième. Aux trois étages supérieurs, les pièces de fer, posées et non scellées entre elles, ne reposaient que sur leurs extrémités, le *remplissage* n'ayant pas été effectué. Le matin de l'accident, le froid fut si vif que les *garçons* (aides) briqueteurs abandonnèrent le chantier. Les *compagnons* (ouvriers titulaires) montèrent eux-mêmes plus de dix mille kilogs de briques, de pierre et de fer sur le plancher provisoire du quatrième étage. Les poutres de fer, non soutenues, fléchirent ; le mur de briques, hâtivement monté, s'écroula.

C'est ainsi que deux hommes moururent et que six autres furent gravement blessés.

L.-M. BONNEFF.

Rabindranath Tagore

Le génie poétique et religieux de l'Inde vient de prouver une fois de plus son étonnante vitalité dans une œuvre admirable, qui s'impose à l'attention du monde autant par la beauté de sa forme que par la noblesse de son inspiration. L'auteur est Rabindranath Tagore, un penseur profond doublé d'un littérateur de premier ordre et, dit-on, d'un grand musicien (1).

Peut-être n'est-il pas inutile d'expliquer en quelques mots quelles sont ses origines. Rabindranath Tagore est le fils de ce Devendranath Tagore qui a joué un rôle prépondérant dans la secte du Brahma-Samaj. On sait que le Brahma-Samaj, fortement imprégné de Christianisme,

(1) On sait que c'est à Rabindranath Tagore que le prix Nobel a été décerné cette année.